



Les Petites Fugues 2021

LIRE NATHALIE KUPERMAN

« Que faire des signes imbéciles qui nous orientent dans de mauvaises directions ? [...] Les signes, même s'ils ne sont pas fiables, aident à penser que la vie a un sens. » *On était des poissons*, p. 150

SOMMAIRE

I. PARCOURS TRANSVERSAL // p. 3

1. JE SUIS CAPITAINE, CAPITAINE D'UN NAVIRE // p. 3
2. IMAJEUNAIRES // p. 6

II. ANIMATION ET PÉDAGOGIE // p. 10

1. ON ÉTAIT DES POISSONS // p. 10
2. LE GARÇON QUI AIMAIT DEUX FILLES QUI NE L'AIMAIENT PAS // p. 12

III. ANNEXES // p. 15

Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et à l'action culturelle (DRAÉAAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2021.

Réalisation : Marion Perrier,
professeure de lettres

Avertissement : subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

L'AUTRICE

Nathalie Kuperman écrit pour les adultes, pour la jeunesse. Elle écrit des fictions radiophoniques et des scénarios de films et de bande-dessinées. Elle sait saisir les vies sur le vif, dire la puissance des choses infimes. Ses personnages sont croqués avec acuité. Elle dissèque les failles et les beautés de chacun avec acuité, entre humour et drame.

ŒUVRES CHOISIES

***On était des poissons*, Flammarion, 2021**

Désigné dans ce dossier « OEDP »

Dans la famille, on compte Agathe, sa mère Alice, sa grand-mère Ariane et son arrière-grand-mère Augustine.

Agathe est en sixième. Elle apprécie sa prof de français, n'a pas de téléphone portable, a des parents divorcés, lit et mange avec appétit, est amoureuse. Rien que de très banal.

Un jour de juin, une semaine avant la fin des cours, sa mère vient la chercher au collège et lui annonce qu'elles partent le lendemain pour la Côte d'Azur. Pas le temps de dire au revoir, voilà mère et fille embarquées sur la houle d'un été turbulent et échevelé où ennui et coups d'éclat se succèdent. Agathe est confrontée à l'excentricité d'une mère tour à tour tendre et sèche, douce et acerbe, qui cherche à l'éloigner d'elle sans y parvenir vraiment.

Agathe – macaroni, petit rat, ou salamandre selon l'humeur de sa mère – nage en eaux troubles, apprend à sortir de la vase / garde la tête hors de l'eau – c'est son côté poisson. Imagine ce qu'elle lit, ce qu'elle pourrait ou pourra vivre. Découvre l'histoire de sa famille.

***Le garçon qui aimait deux filles qui ne l'aimaient pas*, collection Médium de l'école des loisirs, 2013**

Désigné dans ce dossier « Le garçon »

Louis connaît Mona depuis la crèche. Elle lui a jeté son hochet à la tête, il a pleuré. Il n'a cessé de revenir à celle qui est devenue sa meilleure amie. D'elle il accepte tout jusqu'à ses treize ans. Mais un jour, Mona n'appelle pas alors qu'elle l'a promis. Louis réalise qu'il est fou amoureux d'elle tout en comprenant que, pour attirer son attention, il va falloir jouer la carte du détachement. Sous le regard perplexe de ses parents, Louis multiplie les comportements étranges. Il est conduit, un peu par hasard, à se lier d'amitié avec Déborah et découvre que le monde des sentiments est bien plus complexe que prévu.

Référence complémentaire :

Je suis le genre de fille, Flammarion, 2018 (édition citée ici : collection Folio) : **« JSLGDF »**

I. PARCOURS TRANSVERSAL

1. JE SUIS CAPITAINE, CAPITAINE D'UN NAVIRE

Le garçon qui aimait deux filles qui ne l'aimaient pas (désigné ci-dessous par **Le Garçon**) et *On était des poissons* (désigné ci-dessous par **OEDP**) sont deux romans narrés par un adolescent, respectivement Louis, 13 ans, et Agathe, 11 ans. Nous les suivons dans un moment de tempête. Louis découvre qu'il est amoureux de Mona, l'amie de toujours qui lui en fait voir de toutes les couleurs. Agathe est embarquée à l'improviste par sa mère pour un périple dans le Sud de la France entre vacances anticipées et héritage familial. Chacun doit faire face à la complexité des relations avec ses proches et éprouve la difficulté qu'il y a à tenir bon, à naviguer en eaux troubles et à traverser les épreuves.

Mener sa barque

« Et l'idée de vous-même, brusquement, vous saisit ; qui avez-vous été ? »
OEDP, p. 112

La psychologie des personnages est assez fouillée, en particulier dans **OEDP**. Les protagonistes cherchent à comprendre quelle est leur place dans la famille (nous y reviendrons plus tard), ce qu'on leur a transmis. Leur parcours est conçu dans le temps et les événements du roman s'imbriquent dans une histoire personnelle riche.

Naviguer dans le monde n'est pas chose aisée et les protagonistes s'en rendent bien compte. Chacun est confronté à la difficulté qu'il y a à faire **coïncider ce que l'on est et ce que l'on veut être**, ce que l'on fait et ce que l'on veut faire, ce que l'on a et ce que l'on veut avoir. Agathe et Louis font face à la difficile acceptation puis appropriation de soi. Agathe et Louis ont tous deux une perception d'eux-mêmes assez négative. Celle-ci leur est renvoyée par leur famille ou leurs amis. Agathe subit les récriminations constantes de sa mère concernant son poids : elle peine à respirer tant elle s'efforce de rentrer son ventre (p. 103). Louis est considéré comme un punching-ball par Mona, image relayée par ses copains et sa mère (p. 22). Il cherche à changer son image, à prouver sa valeur et se révolte contre ce traitement injuste.

Le choix d'une focalisation interne permet au lecteur de mesurer **l'écart entre leur volonté et leurs actions réelles**. Qu'il s'agisse de paraître détaché pour Louis, de s'exercer à s'éloigner de sa mère pour Agathe (**OEDP** p. 100, 106), de refuser qu'on lui manque de considération pour Juliette dans **JSLGDF** (p. 45), les sentiments refont surface et bouleversent les plans établis. Ils font pourtant de réels efforts pour impressionner ou ne pas décevoir leur entourage. Chacun découvre que la discipline que l'on s'impose transforme les actes mais n'agit que partiellement sur les sentiments ou le caractère. Il faut donc composer avec ce qui est, ce qui advient.

Autre point commun singulier du parcours de ces deux narrateurs si différents : le désir de **cesser d'exister**. L'autrice explore cela à trois reprises dans **OEDP** : Agathe observe les poissons représentés sur le carrelage et le reflet de son visage en se disant : « pas d'œil, pas de cœur, pas la moindre existence. J'allais rester là, dans ces toilettes qui représentaient pour moi un rêve inatteignable en attendant qu'on vienne [...] me consoler » (p. 131). Un peu plus loin, elle envie les personnages de roman qui vivent sans exister et souhaite devenir l'un d'eux : « Je serais une invention. Je serais protégée de tout ». (p. 150). Voir aussi la scène de l'étouffement p. 194. Elle a toutefois une « furieuse envie de vivre » (p. 227).

Les quêtes qui sont relatées sont ainsi **existentielles** : les personnages découvrent qu'il faut, pour exister, sortir de soi et aller vers le monde tout en étant capable d'être présent à soi. Dans l'instabilité essentielle qui est le lot de tous, il faut faire des choix et agir.

Dans l'équipage

Les deux romans sondent les liens noués au sein de la famille, entre amis ou dans le couple.

Les **modèles familiaux** présentés dans les deux romans sont très différents. La famille de Louis dans **Le Garçon** est assez traditionnelle (père / mère / enfant) avec un cadre et des relations plutôt claires même si elles ne sont pas exemptes de tensions ou d'incompréhensions. La famille de Louis n'est pas l'objet du récit mais elle est assez présente, surtout sa mère. C'est un marqueur de l'âge du protagoniste qui est en partie tributaire des décisions de ses parents (ce qui en littérature jeunesse est aussi un moyen de créer une connivence avec le lectorat). Elle révèle l'évolution de l'adolescent qui surprend à plusieurs reprises ses parents. Dans **OEDP**, la cellule familiale a été modifiée en profondeur avec le départ du père (un absent qui fait parfois de la figuration dans la vie d'Agathe). Elle se résume donc à Agathe et sa mère Alice. L'adolescente est fascinée par les « familles parfaites » : celle qui compose le roman qu'elle est en train de lire, *Le Bateau incassable*, et celle qu'elle rencontre sur un voilier qui porte son nom (p. 190).

L'amour est présenté dans toute sa **complexité**, sans idéalisme ni naïveté. Il se construit entre soin, protection, maltraitance et cruauté. Le rapport à la nourriture révèle toute l'ambiguïté des intentions de la mère dans **OEDP** : Alice gâche systématiquement les repas partagés avec sa fille, elle ne cesse de lui faire des remontrances sur son poids mais elle révèle avoir appris à cuisiner pour transmettre quelque chose à sa fille quand elle se sentait incapable de répondre à la majorité des obligations parentales.

Le lien entre mère et fille est central dans **OEDP** et pourrait faire l'objet d'une étude à part entière. Elle est, pour résumer, fusionnelle et destructrice. Le père est globalement absent et irresponsable : on souligne sans cesse le fait qu'il est loin (géographiquement et émotionnellement). Les rôles sont souvent inversés. Alice agit de façon impulsive, parfois irresponsable. Elle piétine volontiers les conventions sociales, laisse libre cours à ses impulsions. Elle est associée au lexique de l'enfance : « gamine », « petite fille », femme avec « une voix d'enfant » par exemple. On comprend assez vite qu'elle a elle-même été privée de son enfance par la mort de sa mère et la cruauté de la grand-mère qui l'a élevée.

L'amour de la mère n'est pas dénué de **cruauté** comme en témoignent les petits noms parfois moqueurs dont Agathe est affublée ou le refus d'une bouteille d'eau lors d'une marche en été (p. 71). Elle affirme à plusieurs reprises être cruelle avec sa fille pour la détacher d'elle (la narratrice insiste à plusieurs reprises sur le fait qu'elles ne font qu'un), la rendre forte et autonome. Elle va en faire un « monstre » (p. 74). Son projet semble résumé

par sa tirade aux policiers p. 154 : « je crie aux oreilles de la vieille croûte, avachie dans ce fauteuil, que la petite-fille de son amie détestable, ma grand-mère, est libre, débarrassée de ce poids immonde qu'est la filiation de femme à femme à femme et j'en oublie ».

Agathe se dit « déposséd[ée] du verbe vouloir » par sa mère (p. 70). **La sensation d'asphyxie** est aussi régulièrement évoquée : la jeune fille étouffe sous l'emprise de cette mère changeante qui ne cesse de souffler le chaud et le froid, se montrant tour à tour complice et distante. Les jeux d'oppositions lexicales et grammaticales sont particulièrement intéressants à ce titre ainsi que les **effets de rupture**. Leur relation est synthétisée dans un monologue intérieur d'Agathe (p. 93) puis un récit mêlé de réflexions sur la maternité pris en charge par Alice (pages suivantes jusqu'à la p. 98).

Mme Platini est une autre figure maternelle importante du roman. Son personnage rassemble plusieurs traits traditionnels de la **bonne grand-mère** : elle est attentive, chaleureuse, nourricière. Agathe la perçoit toutefois de manière ambiguë et qualifie sa douceur de « sournoise » par analogie avec le chat. Celle-ci lui rappelle un autre personnage topique : **la sorcière** (voir p. 125 préparation de la bouillabaisse, p. 234 sorcière et ange). L'arrivée de son fils Herbert le confirme : Mme Platini, si elle est une mère dévouée, est prête à excuser toutes les violences (verbales et physiques) commises par son fils. Elle le protège quoi qu'il en coûte. C'est aussi elle qui appelle les services sociaux, ce qui est à la fois un geste de protection et d'agression.

Dans **Le Garçon**, les parents sont présents et à l'écoute. Sans toujours comprendre ce que vit leur fils, ils tentent de l'écouter, de l'épauler et de lui donner un cadre protecteur. Les relations familiales ne sont pas idéalisées : on s'agace des manies et défauts des autres. Mais les relations restent saines. La difficile **communication entre les générations** d'une même famille est toutefois abordée, avec humour et légèreté. Louis perçoit les différences de vécu entre lui et ses parents (p. 14). La difficulté de garder une vie intime hors du regard parental rend les échanges parfois délicats (p. 15 et 16). Le lien central dans **Le Garçon** est d'ordre amical et amoureux et la limite entre ces deux sentiments est floue.

Ce qui rapproche surtout les deux romans si dissemblables, c'est qu'ils représentent l'amour, qu'il soit familial, amoureux ou amical **sans idéalisation** et en évitant un certain nombre de clichés. Comment naît-il ? Comment évolue-t-il ? Dépend-il de son objet ou de son sujet ? Comment nous conduit-il à agir ? Agathe et Louis sont tous deux confrontés à la difficulté qu'il y a à aimer, en particulier quand l'objet de cet amour ne le retourne pas (ou pas comme on le souhaiterait). Ils expérimentent le tiraillement entre l'envie de s'abandonner à l'autre et la quête d'indépendance. La jalousie est également évoquée : jalousie des mères qui veulent garder leur enfant (**Le Garçon** p. 22, **OEDP** p. 169), jalousie amicale et amoureuse dans **Le Garçon** (p. 40 par exemple). Les découvertes en chemin sont nombreuses.

Les personnages sont ainsi vus et révélés par la **rencontre avec l'altérité** : oppositions et ressemblances, attractions et répulsions, admiration et mépris sont à l'oeuvre. C'est aussi dans le discours des autres qu'ils se découvrent : Agathe est vue et comprise très rapidement par Pauline (p. 101-102). Louis, lui, réalise ce qu'il ressent en observant l'effet que le silence de Mona produit sur lui (p. 21).

2. IMAJEUNAIRES

Les narrateurs des deux romans sont des adolescents. Si Louis et Agathe semblent avoir peu de choses en commun, ils abordent le monde par le jeu et l'imagination. Ceux qui les entourent partagent plus ou moins cette caractéristique.

Jeux qui éloignent et qui rapprochent

La thématique du jeu est présente dans les deux romans. Directement liés à l'imagination des personnages, les jeux sont ici interpersonnels et reposent en grande partie sur le langage. Ils établissent une connivence, une complicité entre les personnages. C'est le cas pour Agathe et sa mère ans **OEDP** : le jeu est constitutif de leur relation (quelques exemples : jeu des dauphins p. 11, jeu sur le chemin de l'école p. 79, « je t'aime aussi gros que » p. 91). Ils ont une forte dimension rituelle (exemple de la lecture partagée p. 142 ou références ci-dessus). Cependant ces jeux permettent aussi d'exprimer l'animosité voire une forme de violence (jeu du dauphin entre fusion et rejet, pincements, critiques plus ou moins ouvertes). Ils permettent de se dire les choses (« je t'aime aussi gros que... ») ou de se dissimuler. Le récit du passage dans le labyrinthe (p. 107) résume ce qu'il peut y avoir d'équivoque dans leur manière de jouer ensemble. Dans **Le Garçon**, les adolescents jouent ensemble : Louis et Déborah jouent à la filature, ils jouent au couple.

Le jeu, dans les romans, c'est aussi la **théâtralité des relations sociales** : chacun joue son rôle. Le personnage d'Alice dans **OEDP** est tout à fait dramatique. Ses nombreux costumes (robes en particulier) et accessoires sont évoqués ainsi que ses entrées ou sorties de scène. Agathe constate en l'attendant sur la plage : « Ma mère était une actrice qui jouait tant de rôles à la fois qu'il devenait impossible de parler avec elle. » (p. 250).

Un passage au discours direct permet même à Alice de préciser : « Ma biscotte, m'a-t-elle dit, n'écoute pas tout ce que je te raconte. Il y a beaucoup de vrai et il y a aussi du faux. Où est le vrai, où est le faux, je ne le sais plus moi-même » (p. 67). La notion même de vérité est brouillée, comme les différentes voix prises en charge par Agathe. Les fictions qui se tissent, les jeux auxquels on joue semblent à de nombreux égards plus « vrais », plus tangibles, plus profonds que la réalité factuelle. Ils sont d'ailleurs une incarnation des sentiments des personnages, de leur volonté. Le personnage de l'adolescente prend le relais du drame maternel en offrant théâtralement son amour, en imaginant de nouveaux rôles (sur le voilier d'Agathe, face aux policiers par exemple). « J'avais compris son jeu ; je jouerai le mien » dit-elle (p. 176).

Ce jeu social implique des jeux de pouvoir. **OEDP** illustre une relation à bien des égards toxiques : l'ascendant maternel est creusé, répété. Le personnage de la mère en a conscience : elle l'exploite autant qu'elle pousse sa fille à sortir de son emprise.

Dans **Le Garçon**, Mona exerce une forme de tyrannie sur Louis qui est suspendu à sa volonté. Malmené, c'est paradoxalement la conscience de son amour qui lui permet de sortir de son rôle. Et cela commence par jouer à être quelqu'un d'autre, un garçon distant et plus sûr de lui. Les deux romans mettent d'ailleurs en scène le bouleversement qui s'opère lorsqu'un personnage sort de son rôle. Dans **Le Garçon**, Mona semble estomaquée par la nouvelle indépendance de Louis (p. 58 par exemple).

Vies projetées

Les récits des événements sont entrecoupés de projections des personnages dans le futur ou dans des vies alternatives possibles. Ces passages ont plusieurs fonctions. Dans **OEDP**, ils constituent une échappatoire et permettent à Agathe d'entrevoir un espoir lors de moments difficiles. Ce sont des instantanés de vie rêvée : bribes de paroles, d'atmosphères, images de magazine ou de films. Plusieurs passages sont ainsi rédigés au conditionnel. Après une journée à attendre que sa mère revienne sur la plage où elle l'a laissée seule, par exemple, la jeune fille rêve d'un retour à l'hôtel plein de douceur et de complicité (p. 53). Ces rêveries soulignent le contraste entre ce que la jeune fille imagine d'une vie « normale » et sa propre situation.

Elle a conscience que le spectacle offert à la femme de ménage d'une chambre dévastée ne correspond pas à l'image d'Épinal d'une mère et sa fille en vacances (p. 143). On remarque que cette capacité à imaginer avec précision et relief ce qui peut advenir est partagé par la mère après une soirée désastreuse à la pizzeria : « mais je ne voulais pas, Agathe, que nous rentrions comme des mendiants après avoir acheté des paninis dans une échoppe à touristes... » (p. 37).

Dans **Le Garçon**, ces passages révèlent la volonté de Louis de maîtriser autant que possible sa relation avec Mona : il évalue ainsi le risque que son amie appelle alors qu'il sera sorti pour une course (p. 15). On le voit aussi préparer une stratégie pour que Mona s'intéresse à lui (dialogue imaginaire p. 36-37 par exemple). Ce qu'il projette est raconté au futur simple ce qui montre son assurance. Louis découvre que les réactions face à une situation donnée ne sont jamais celles qui ont été anticipées, qu'il s'agisse de soi ou des autres. (dialogue, attitude...).

Le premier chapitre de **JSLGDF** montre la même tendance de Juliette à anticiper des vies futures, des dialogues. Elle imagine qu'un jour son mode de vie sera plus sain, par exemple, comme une petite fille qui annonce « quand je serai grande... » (p. 20).

Ces passages révèlent les scènes fantasmatiques qui habitent les personnages et nous donnent accès à leurs imaginaires, à leurs désirs mais aussi à leurs insécurités. Ils les confrontent à la différence entre l'image et la réalité, la volonté et la réalisation. Ils révèlent enfin combien vivre dans le présent est ardu.

Mots qui cachent et dévoilent

La représentation est donc un enjeu notable des romans et cela passe par le fait de porter une attention accrue au langage.

La question du nom est appréhendée dans les deux romans. Les deux adolescents narrateurs s'arrêtent sur les petits noms affectueux et parfois humiliants donnés par leurs parents. Louis résume bien cela dans **Le Garçon** (p. 10 et 11). Dans **OEDP**, le son même des noms résonne et fait surgir par analogies des odeurs (Séraphine, naphthaline, paraffine p. 141-142) ou des images. On rappelle toutefois combien les noms peuvent être trompeurs en faisant remarquer que « Lavandou » ne tient pas ses promesses (p. 65).

Plus généralement, l'ambivalence du langage qui lie et sépare est particulièrement visible. Les échanges verbaux sont essentiels. Un mot rapproche ou sépare aussi sûrement qu'une main donnée ou reprise, on le constate dans les dialogues rapportés. Les deux narrateurs rappellent que leur identité s'est aussi construite dans les récits que les parents ont faits de leurs plus jeunes années et dans les mots qu'ils ont utilisés pour les

désigner. La transmission de cette mémoire initiale est constitutive de l'individu et de ses rapports avec ceux qui l'entourent. Louis le rappelle dans les premières pages du roman (p. 9-10-11). Lorsque le discours change, la compréhension que l'individu a de lui-même et du monde qui l'entoure est également amenée à changer. C'est ce que le lecteur est amené à percevoir avec la lettre finale d'**OEDP**. Les jeunes narrateurs ont conscience du pouvoir du langage. Chacun souligne par exemple l'usage d'un verbe qui lui paraît impropre ou déplacé pour évoquer un enfant : « déposé » (**Le Garçon** p. 11) et « rapporter » (**OEDP**, p. 196).

Le Garçon propose une succession d'incompréhensions, de signes mal déchiffrés, de rectifications. La situation n'est clarifiée qu'à la fin du roman lors d'une discussion à cœur ouvert. L'autrice joue avec le titre, les titres que Louis appose sans cesse sur sa vie. Les révélations se succèdent et laissent le narrateur tour à tour perdu, ému, abattu ou ragailardi. La narration souligne l'écart entre ce qu'on lit et ce que l'on pense (p. 60), entre ce que l'on imagine et ce qui se passe (p. 62). La fin ouverte sur le futur du personnage rappelle que le sujet du roman n'est pas tant de savoir avec qui Louis « finit », mais bien de le suivre dans tout ce qu'il découvre de lui, de la vie, comme l'impossibilité de se comprendre tout à fait.

On remarque également que chacun parle un langage qui lui est propre. De même, Alice et Agathe ont créé un langage commun. L'exclamation « Maillots de bain ! » est synonyme de fête, de joie, de complicité et de partage. Elle revient à de nombreuses reprises et rend la fin du roman poignante. Le langage très imagé de la mère dans **OEDP** contribue à la faire exister comme personnage singulier et à construire le duo avec sa fille : Alice a des « tortues dans les jambes » (p. 15), Agathe a un serpent dans les veines (p. 107).

Le silence est à plusieurs reprises valorisé : le silence partagé avec Déborah révèle à Louis qu'avec elle, il n'a pas besoin d'en faire trop pour exister (p. 54). Le silence choisi par Séraphine est son pouvoir : il lui offre le respect des autres car il « détruit leurs bavardages » (p. 225).

Une curiosité enfin : plusieurs expressions détournées sont glissées dans **OEDP** comme dormir comme un trou (p. 175). La substitution de « de conserve » à « de concert » pour signifier qu'une action se fait en commun revient dans **OEDP** (p. 46, p. 179, entre autres) mais aussi dans **Le Garçon** (p. 73) et dans **JSLGDF**, créant un pont entre personnages et romans par ailleurs singuliers.

Arts

De nombreuses références artistiques émaillent les romans. L'autrice fait appel à une culture partagée et révèle un paysage intérieur qui s'enrichit au fil du temps : sorcière de conte qui punit l'enfant qui mange trop (p. 125), Robinson perdu sur une île, Peau d'âne (p. 118) qui échappe à son père, scènes dramatiques au théâtre, sont autant d'images convoquées dans **OEDP**.

La lecture est montrée comme une activité à la fois solitaire (Agathe craint que sa mère ne jette son livre dans un accès de colère, elle s'isole donc pour lire) et collectif (la lecture d'un album est ritualisée et théâtralisée). Des extraits du roman que la jeune fille est en train de lire constituent des intermèdes toujours en écho avec le récit principal. La manière de lire de l'adolescente est ainsi représentée : elle résume les passages lus, les commente, imagine comment l'histoire va évoluer, emprunte parfois des chemins alternatifs dans sa lecture.

Les références cinématographiques sont également importantes : Truffaut est convoqué dans les deux romans et l'enfance évoquée dans *Les 400 coups* trouve ici un écho.

Les chansons chantées par Alice sous la douche, en plus de doter le roman d'une bande originale, permettent à sa fille et donc au lecteur de comprendre ce qu'elle ressent. La musique de Neil Young écoutée avec Déborah reconforte et apaise Louis (p. 47), elle marque un moment important de leur rencontre. Le jeune homme écoute Radiohead pour accompagner son désarroi.

AUTRES PISTES EXPLOITABLES

- **Pouvoir de la fiction** : différents types de fictions trouvent leur place dans le roman et présentent une réflexion générale sur ses pouvoirs et ses limites.
- **Filles et femmes** : les personnages féminins sont extrêmement présents et interrogent la notion de féminité (force et remise en cause des clichés, injonctions contradictoires, pluralité des modèles de femmes).
- **Fuites** : Agathe comme Louis sont à plusieurs reprises poussés à fuir. Il est intéressant d'observer comment ces fuites sont représentées, ce qu'elles révèlent des personnages.
- **Corps** : le corps est très présent dans l'écriture de Nathalie Kuperman. Il s'agira d'observer comment les personnages considèrent leur propre corps, celui des autres, mais aussi comment les injonctions sociales les modèlent. La représentation de la communication non verbale et des sensations pourront aussi être analysées.

II. ANIMATION ET PÉDAGOGIE

1. ON ÉTAIT DES POISSONS

Ateliers et projets

• **Astuces pour dormir** (p. 42) : la relation singulière entre mère et fille se construit dans le roman par les jeux et rituels parfois surprenants que la mère propose à sa fille. Dans ce passage, les deux protagonistes sont blotties et la mère affirme qu'il « faut bouger son petit pied pour sombrer dans le sommeil. ».

Proposer à chacun d'écrire une ou deux astuces pour s'endormir. On peut ouvrir encore cette proposition en demandant à chacun d'écrire sur un papier « Il faut... + une action simple et éventuellement saugrenue » et sur un autre papier « pour... + un but à atteindre » (ex : pour digérer correctement, pour se réveiller joyeux, pour éviter de ronfler, pour se sentir plus léger). Il ne reste plus ensuite qu'à mélanger les propositions en deux tas distincts et à lire des associations piochées au hasard (cadavre exquis renouvelé). Ce peut être le point de départ de l'écriture d'un texte en atelier d'écriture.

• **Objets** : le roman compte quelques objets-clés symboliques comme le roman *Le Bateau incassable*, les robes de la mère, les maillots de bain. On peut organiser, pour préparer l'accueil de l'autrice, une exposition d'objets accompagnés de textes ou d'extraits qui font découvrir le roman à de nouveaux lecteurs potentiels (projet qui peut être mené par une bibliothèque, un CDI, un cercle de lecture ou une classe).

Le matelas-parasol loué sur la plage est un objet de désir qui demeure interdit (p. 94). On peut proposer, en s'appuyant sur ce passage, d'écrire un texte qui décrit un objet de désir d'apparence simple qui est interdit ou hors de portée. On peut compléter cette approche par un extrait des *Choses comme elles sont* de Claudine Galéa sur le jean (voir en annexe).

• **Lecture partagée** : Agathe évoque une lecture de son enfance partagée avec sa mère et ritualisée. On peut proposer à chaque membre d'une classe ou d'un cercle de lecteur de choisir un passage et d'en faire la lecture aux autres. Par ailleurs, la tirade de la mère p. 153 peut constituer un bon exercice de lecture oralisée du fait de son rythme.

• **Mots qui cachent et révèlent** : à partir de l'exemple de Lavandou (et éventuellement d'un extrait du recueil d'Anne Sylvestre ou de la chanson d'Allain Leprest cités plus bas) inviter les participants à écrire un texte autour d'un mot qui évoque par le sens et le son une sensation ou un souvenir précis. Support p. 65.

Focus sur

- **Élucider le titre** : la métaphore marine est filée tout au long du roman. L'identité poisson d'Alice et d'Agathe revient de manière presque lancinante, éclairant ce que l'expression éponyme peut signifier. Il est possible de le présenter comme une enquête, comme une question ou un débat après la lecture du roman. Ce peut aussi être l'occasion de faire découvrir l'analyse sémantique à partir d'un logiciel comme Tropes dont l'utilisation est gratuite.
- **Portraits de la mère** : Alice apparaît sous des jours très différents aux yeux de sa fille. On peut étudier un portrait de la mère qui insiste sur sa beauté (par exemple la photo p. 39, préparation au rendez-vous p. 89, contre-jour magique p. 99, tenue du soir p. 113) et un portrait moins flatteur (retour de soirée p. 137 par exemple). On peut aussi en faire un démarreur d'écriture : rédiger deux portraits d'une même personne qui apparaît très différente, à deux moments distincts.
- **Quelques exemples de passages remarquables** : l'incipit qui pose la relation mère-fille, l'échange avec Mme Platini qui prépare la bouillabaisse en déroulant l'histoire familiale (chapitre 12), un moment d'épuisement pour Agathe qui s'interroge rétrospectivement sur la conscience aiguë qu'elle avait enfant de la dimension tragique de sa mère (p. 164-165), mère et fille théâtrales face à une famille « parfaite » (p. 195-196), la marche de nuit d'Agathe seule jusqu'à Saint-Clair où elle s'entoure de présences virtuelles pour la protéger (p. 221-222).

Œuvres connexes

→ Mère et fille

- **Anne Sylvestre « Une sorcière comme les autres »** : représentation des femmes, injonctions contradictoires qui leur sont faites, déconstruction des clichés.
- **Claudine Galéa, *Les Choses comme elles sont*, collection Verticales, Gallimard, 2019** : la petite grandit dans une famille qui se délite. Un père doux et rêveur qui finit par s'absenter, une mère oppressante qui la surveille sans cesse. Le roman explore un lien toxique entre mère et fille et une recherche d'indépendance (voir annexe).
- **Wajdi Mouawad, *Incendies, Actes Sud – Papiers, 2003*** : dans cette pièce, deux jumeaux sont lancés sur les routes de leur histoire familiale par le testament de leur mère. La dernière lettre de Nawal à ses enfants en particulier fera écho à celle qui clôt le roman (mais elle nécessite d'être amenée par la lecture de la pièce ou par des éléments contextuels).
- **Élise Noiraud, *Élise*, « Pour que tu m'aimes encore », Actes Sud – Papiers, 2020** : trilogie auto-fictionnelle qui propose de suivre Élise à 9, 13 et 19 ans. Ici, la mère est toujours fatiguée, a toujours besoin de plus de calme, et élève sa fille dans un univers morne teinté de reproches et de culpabilité.
- **Kae Tempest, *Écouter la ville tomber*, traduction Madeleine Nasalik, Éditions Rivages, 2018, p. 90** : Becky retrace son enfance auprès d'une mère qui se perd peu à peu alors que son père est en prison. Elle perçoit deux facettes irréconciliables de cette mère qui se transforme en monstre (voir annexe).
- **La représentation des mères en peinture** : on peut choisir un angle chronologique, thématique. Quelques pistes : Mater dolorosa, Madones, tableaux de Pablo Picasso, Gustave Klimt, Paula Modersohn-Becker, Mary Louise Fairchild MacMonnies Low,

Madeleine Carpentier, Suzanne Valadon., Munch, Egon Schiele.

• **La série *Crazy Ex-Girlfriend* de Rachel Bloom, S1 E8 « My Mom, Greg's Mom and Josh's Sweet Dance Moves ! »** : La mère de Rebecca arrive chez elle pour Hanukkah. La chanson « Where's the bathroom ? » introduit le personnage qui entretient avec sa fille une relation fusionnelle et étouffante. Clip de la chanson disponible en ligne, ainsi qu'une traduction des paroles.

→ Des mots à soi

• Les pratiques d'écriture personnelle en ligne (blog, réseaux sociaux), privilégient la construction d'un vocabulaire personnel qui donne une sensation d'intimité et renforce le lien avec le lectorat (surnoms pour les proches qui préserve aussi l'anonymat, expressions récurrentes). C'est plus généralement un mécanisme de la construction d'une relation amicale ou amoureuse : se créer une langue commune. Ce peut être le point de départ d'une réflexion sur le sujet.

• **Denis Lachaud, *Jubiler, Esse que, 2020*** : Les personnages échangent sur leur manière d'appréhender le monde et de le nommer avec cette idée que chacun parle son propre langage (p. 10 et 11).

• **Anne Sylvestre, *Coquelicot et autres mots que j'aime, Éditions Points, 2014 puis 2018*** : Anne Sylvestre écrit de courts textes consacrés aux mots qu'elle aime (extrait en annexe).

• **Allain Leprest, « Tout c'qu'est dégueulasse porte un joli nom »** : une chanson qui, comme son nom l'indique, liste des mots aux belles sonorités qui désignent des choses moins reluisantes. Peut aussi être utilisé comme démarreur d'écriture.

2. LE GARÇON QUI AIMAIT DEUX FILLES QUI NE L'AIMAIENT PAS

Ateliers et projets

• **Ma souffrance a un nom** : proposer de reprendre la phrase de Louis « Ma souffrance a un nom et elle s'appelle Mona » pour débiter un texte. On peut aussi envisager une consigne type liste : Mon bonheur a un nom et il s'appelle... Ma fatigue a un nom et elle s'appelle... Mon espoir a un nom et il s'appelle...

• **Ce qui se dit dans le silence** : un silence suit un échange avec Mona. Louis explicite ce qu'il pense et ce qui se dit dans ce silence. Proposer de rédiger un dialogue suivi ou entrecoupé d'un monologue intérieur. Il peut s'agir d'un démarreur d'atelier d'écriture, d'un exercice pour rendre compte d'une lecture (= écrire ce que pense ou ressent un personnage au moment d'un dialogue ou d'un silence). Support p. 87.

• **Rupture avec soi** : Louis décide d'en finir avec le garçon amoureux et déprimé. Le passage est un enchaînement de « Fini... » et « je ne... plus... ». Proposer d'écrire le monologue d'un personnage qui souhaite se transformer, ou rompre avec un aspect de lui-même. Support p. 99.

- **Ce à quoi l'on pense et ce que l'on dit** : dans cet extrait, Louis croise un copain alors qu'il est préoccupé par la perspective de voir Mona. Il ne souhaite pas s'éterniser et le lecteur perçoit l'écart entre ce qui l'occupe et ce qu'il dit. On peut ainsi proposer de retranscrire, en focalisation interne, un dialogue qui ne reflétera pas la véritable préoccupation du personnage.

Focus sur

- **Les portraits des personnages et le sens de l'esquisse**
- **Louis et les titres**
- **Incipit** : la première rencontre entre Mona et Louis telle qu'elle leur a été racontée (en parallèle *Aurélien* d'Aragon « La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide »)
- **La honte** : force de l'émotion et volonté de disparaître (p. 28 et 29)
- **Redécouvrir Déborah** : voir quelqu'un comme si c'était la première fois (p. 45)

Œuvres connexes

→ Triangle amoureux, jalousie, manipulation

- **Le triangle amoureux et la jalousie en littérature** : de Médée à Simone de Beauvoir en passant par Lancelot et Guenièvre, Tristan et Yseult, Georges Sand, Alberto Moravia, Edmond Rostand, Annie Ernaux, Shakespeare, Proust, les tragédies classiques... la liste est interminable. Ce grand topos littéraire donnera matière à réfléchir pour monter un corpus, une exposition, pour un travail d'histoire littéraire, un atelier lecture, la constitution d'un recueil de textes.
- **Claudine Galéa, Noircisse, Théâtre Jeunesse, 2018** : Noircisse a un prénom commun mais elle veut « noircir » le monde et ses injustices alors elle se rebaptise. Elle retrouve June chaque été, au bord de l'océan. Mais l'arrivée de deux garçons, Mayo et le Petit, trouble leur relation. On y retrouve les thèmes propres à la pré-adolescence : amour, courage, jalousie, exclusion, défi ainsi que plusieurs sujets d'actualité.

→ Amoureux, amoureuses à l'adolescence

- **Dominique Dyens, Par cœurs, Éditions Thierry Magnier, 2011** : un recueil de nouvelles, des histoires d'amour croisées au sein d'un lycée, rédigées à la première personne (le prétexte : un devoir sur l'amour). Le style se veut assez proche des adolescents (ce qui plaira ou hérissera, au choix). Certaines nouvelles sont assez crues au sujet de la sexualité.
- **John Green, Qui es-tu Alaska ?, traduction de Catherine Gibert, Gallimard jeunesse, collection Scripto, 2007** : roman très populaire auprès des adolescents. Miles rencontre la drôle, libre et troublante Alaska. Amitié forte, amour, transgression et quête de sens au programme.

→ Découverte et affirmation de soi

- **Jo Witek, Une fille de..., Actes Sud Junior, collection « D'une seule voix », 2017** : Hann est la fille d'Olga, une prostituée venue d'Ukraine. Elle doit apprendre à faire taire la honte et à assumer son histoire.



- **Marie Chartres, *Les anglaises, L'école des loisirs, collection Neuf, 2010*** : Suzie a près de 10 ans et des multitudes d'anglaises sur la tête. Ses deux parents, eux, ont les cheveux bruns et lisses. Persuadée d'être adoptée, Suzie écrit des lettres à celle qui l'a abandonnée. Elle chemine pour apprendre à mieux voir et regarder la vérité en face.

- **Marie Desplechin, *Babyfaces, L'école des loisirs, collection Neuf, 2010*** : Nejma est isolée dans la cour de récré. Trop moche, trop insolente, trop méchante. Alors qu'on l'accuse à tort d'avoir blessé un élève, elle doit apprendre à changer le regard que les autres portent sur elle et surtout le sien.

→ **Interactions familiales**

- **Dominique Roques, Alexis Dormal, Pico Bogue, T1 *La Vie et moi, Dargaud*** : Pico Bogue est le fils aîné d'une famille tout ce qu'il y a de plus normal, c'est-à-dire unique, extraordinaire et parfois complètement folle ! Avec sa petite sœur Ana, Pico évolue dans la vie avec autant de certitudes que d'interrogations, ce qui vaut à ses parents et grands-parents des crises de toutes sortes : crises de rire, crises de désespoir, crises d'amour toujours ! Voir planche en annexe.

III. ANNEXES

→ Claudine Galéa, *Les Choses comme elles sont*, Gallimard, 2019

Le personnage de la mère, ici désignée par l'initiale H., perçoit le jean comme un vêtement vulgaire. Un jour où mère et fille font les courses, la tentation est grande pour cette dernière de voler un pantalon.

VOLER

C'est un samedi à nouveau, au Géant Casino à nouveau. Avec H., elles font les courses. Un grand vent de tempête souffle. C'est une métaphore, mais elle est vraie, la tempête est réelle dans le corps de l'adolescente. [...]

Chacune a sa liste de courses et entrepose les achats dans le caddie. Chaque samedi, depuis des mois, elle prend de l'avance sur H., met la liste dans sa poche, se glisse dans le rayon des jeans et regarde. Un jean comme les autres filles au lycée. Ô désir insatiable repais-toi. Tu es au bon endroit, prends et consomme. Tu es dans le premier Géant Casino ouvert en France. Tu as cette chance, une chance inouïe, saisis-la.

Tu es au royaume du libre-service. SERS-TOI.

C'est une époque bénie. Pas de code-barres. Pas de détecteurs en tout genre aux sorties, pas d'antivols cachés. Suffit de FAIRE SAUTER la petite étiquette orange simplement agrafée. Suffit d'être vigilante. Plus vigilante que les vigilants déguisés en consommateurs sans caddies. Repère leur manège, comme ils tournent dans les rayons, désœuvrés. Tu es dans le paradis du tournis.

Royaume du libre-service, ô.

Ô jeune fille, ce jean est fait pour toi, tu es faite pour lui.

SIRÈNES DE POLICE

EMPORTÉE LOIN DE SES YEUX LOIN DE SES MAINS

EN PRISON AVEC D'AUTRES FILLES COMME TOI

DES INNOCENTES COMME TOI

DES PERVERSES COMME TOI

DES PAUVRES COMME TOI

DES FOLLES COMME TOI

DES SORCIÈRES COMME TOI

DES BELLES COMME TOI

Tous ces scénarios sont-ils dans ta tête ?

Les as-tu longuement pensés, mûris, le soir dans la chambre aux tournesols ?

Ou bien agis-tu impulsivement ?

As-tu déjà lu Albertine ? Née en Algérie, prise à voler une bouteille d'alcool chez Prisunic, elle est mise en prison et écrit son premier roman.

En prison tu l'es déjà.

Alors.

Enfant tu rêvais de sanatorium.

Maintenant tu rêves de cellule.

La coupable c'est toi.

Dans tous les cas c'est toi.

Coupable tu l'es depuis longtemps, depuis toujours. [...]

Alors.

Alors elle disparaît dans la cabine d'essayage. Elle est mince, les jeans lui vont. Celui-là en denim de coton foncé avec ses coutures jaunes, taille haute, poches arrière, bouton et fermeture éclair en métal. Ô mon élu, sois ma nouvelle peau. Peau de mes cuisses, peau de mon cul, sois ma peau d'affranchie.

Enfile son survêtement par-dessus. Se regarde dans le miroir une dernière fois. Le temps presse. Dépêche-toi, H. t'attend près des surgelés, élance-toi, saisis le caddie, pousse, vole et te venge.

Ça fait pschitt.

Un bouchon de champagne éventé.

Un pet de gamine.

Les dieux et les déesses ne fondent pas tels des vautours sur mère et fille.

Ô déchiquetez-nous.

Ô mère disparais dans les entrailles de la terre.

Ô fille referme les entrailles de la terre. Piétine-les. Tasse la terre. Écrase H., voix aigre, regard éperdu. Écrase, réduis en miettes, brise la main maternelle.

Le vautour c'est elle.

Brise-lui les ailes.

Toi tu voles.

Vole.

→ Kae Tempest, *Écouter la ville tomber*, traduction Madeleine Nasalik, Éditions Rivages, 2018, p. 90

« Dans les souvenirs que Becky gardait de sa petite enfance, sa mère était toujours forte, drôle, belle et talentueuse, les pieds sur terre. Elle fumait à la fenêtre. Engueulait la télé quand elle regardait *EastEnders*. Tenait Becky par la main alors que la petite s'exerçait aux patins à roulette puis faisait le tour de l'aire de jeu en léchant des glaces à la chaîne. Elle montrait à Becky les portraits des gens célèbres qui avaient posé pour elle : fragments sublimes en noir et blanc d'une époque où Becky n'existait pas encore. Elle l'emmenait en ville boire un thé et manger une part de gâteau, feuilleter des magazines où Becky admirait les couleurs et les tenues sur papier glacé. Elle se rappelait que sa mère la conduisait au cours de danse et restait quand les autres mères repartaient vaquer à leurs occupations, silencieuse, ne lâchant pas sa fille du regard.

Pourtant, Becky l'entendait pleurer la nuit. Et lorsqu'elles se retrouvaient seules, Paula se postait sur le seuil de la chambre qu'elle partageait avec sa fille, ivre, paupières affaissées et voix stridente, et elle se lançait dans un monologue que Becky avait déjà enduré des centaines de fois. « J'aurais pu être une légende tu sais. Avant de rencontrer ton père j'étais célèbre. J'étais en route vers la gloire... ».

La maman inconsolable et la maman heureuse ne partageaient rien, ne se croisaient jamais, mais toutes les deux cohabitaient en Paula et il était impossible de savoir laquelle se manifesterait ce jour-là. ».

→ Anne Sylvestre, *Coquelicot et autres mots que j'aime*, Éditions Points, 2014 puis 2018

Coquelicot

C'est un cri, c'est un appel, c'est un mot de joues rouges et de course folle dans les blés, de mollets piqués par les chardons, de roulades et de cul par-dessus tête dans le fossé. C'est un mot claquant, insolent, cueille-moi si tu l'oses, je me fanerai aussitôt mais regarde : je suis légion. Je pousse et je re-pousse, et dans cette flaque rouge tu ne sais plus où poser les yeux. Coquelicots, cavalcade, concours à qui sera le plus rouge, tes joues ou moi.

On en faisait des poupées. On cueillait une fleur, sa tige bien longue, et puis après avoir rabattu et noué d'un brin d'herbe sa jupe de soie écarlate, on cassait un bout de la tige pour la piquer en travers du corselet, comme des bras maigres, petite danseuse, marionnette fragile qui ne durait que le temps du plaisir.

Capodastre

Le capodastre est un petit appareil que les guitaristes placent sur le manche de leur instrument et qui, en appuyant sur les cordes, en modifie la tonalité.

On devrait bien inventer un dispositif qui, appliqué sur nos vies, permettrait en appuyant au bon endroit de les faire résonner plus agréablement.

→ Dominique Roques, Alexis Dormal, Pico Bogue, T1 La Vie et moi, Dargaud

Jus d'orange



Roques & Dormal

Tunnel



Roques & Dormal